



quand l'amour déraille

Eekhoud
DeTarué-Mardrus
Lermina
Masson

nouvelles



Georges Eekhoud
Lucie Delarue-Mardrus
Jules Lermina
Émile Masson

**QUAND L'AMOUR
DÉRAILLE**



GENTILLIE
GEORGES EEKHOUD

Nouvelle parue initialement dans :
Le cycle patibulaire, H. Kistemaeckers,
Bruxelles, 1892

1.

*L*e long du littoral, entre Nieupoort et Dunkerque, les douaniers donnent la chasse à Kriel Pintloon – dit l'Esprot*¹ à cause de sa petite taille et de son teint mordoré.

Lorsque chôme son aventureux métier, Kriel, ordinairement terré dans les dunes, quitte à l'exemple des lapins ses garennes sablonneuses pour descendre dans les plaines fertiles du Veurne-Ambacht et rançonner les fermes qui les émaillent. Il prélève la dîme sur la huche, le saloir, le poulailler, et même (à en croire les grigous) sur le magot enfoui dans les mystérieuses cachettes.

Les déprédations de Kriel lui ont aliéné les terriens, assez portés cependant sur les irréguliers de sa trempe auxquels ils servent souvent d'entremetteurs et même de receleurs. Mais audacieux et bravache, vrai trompe-la-mort, Kriel se moque bien de leur mauvais gré. Il méprise trop le rustre sédentaire et servile pour le ménager et s'en faire un allié, et ne se fie depuis de longues années qu'à son complice à quatre pattes, son fidèle chien Dapper.

Jamais il ne s'embrigada, non plus, comme un subalterne, dans le troupeau de ses pareils, sous les ordres d'un conducteur.

¹ Les termes et noms suivis d'un astérisque renvoient au glossaire en fin de volume.

Le soleil disparaît sous l'horizon. Par couples les douaniers s'embusquent derrière les haies.

Attention ! Un homme vient à passer dans le sentier voisin ; la mine d'un valet de charrue regagnant le chaume où l'attend sa platée de pommes de terre. Personne ne songerait à soupçonner ce porte-blaude* qui déambule du pas le plus paisible, mains en poches, sifflant avec nonchalance la complainte de la dernière kermesse. Et cependant ce pitaud n'est autre que notre Kriel. Quoi, ce boulot ? Kriel, le futé en personne. Pour la circonstance il est râblé et guêtré de tabac, son bedon n'est qu'un bidon et sous l'enflure arrondie de sa blouse bleue il charrie une outre d'alcool flamand...

Ou alors, la nuit est sombre et pluvieuse... Kriel, armé d'un court fusil, et Dapper d'un collier à pointes, se glissent comme des ombres dans une maison isolée. L'homme en ressort portant sur les épaules une charge attelée comme le sac des fantassins. Il s'avance, l'œil et l'oreille tendus, en décrivant de bizarres zigzags le long des bois, dans les chemins creux, au fond des fossés à sec, en évitant avec soin les éclaircies de la plaine, les côtes dénudées et les métairies dont le chien de garde signalerait le passant inconnu. Une silhouette suspecte se dessine au loin. Kriel se couche à plat ventre ; Dapper tombe en arrêt et s'efface de son mieux. On ne voit, on n'entend plus rien. C'était une fausse alerte. En avant ! Déjà la frontière est franchie, le contrebandier traverse la périlleuse zone de la première ligne ; encore une lieue, rien qu'une lieue, et les voilà en sûreté, l'Esprot, son chien et leur marchandise.

Après les « bons coups », l'été, musard insouciant, vautre ou couché sur le dos, au flanc des talus herbeux des canaux ou entre les mamelons des dunes, il passe des journées entières à s'étirer les membres, tandis qu'alentour les grillons, noirs et jaunes comme lui, raclent leurs élytres et que l'humide et vibrant paysage semble se dissoudre par instants dans le blanc soleil fantôme...

Et souvent, en hiver, goguenard et d'humeur sociable, gardant l'incognito d'un prince, il parcourt le pays, au grand jour, s'éternise dans les cabarets, au jeu de cartes lampe sec, et ses mains ramassent et rabattent sans trêve les cartes poisseuses. Et si d'aventure, après les parties, la conversation s'engage sur les exploits attribués à l'Esprot, loin de perdre contenance et de s'esquiver, le matois, avec une verve intarissable, enchérit encore sur ces hauts faits, et les partenaires haletants ne se doutent pas que c'est l'Esprot qui leur fait ses mémoires.

« Kriel fraude par terre et par eau. Sur une bouée à peine plus solide qu'une allège*, il transporta jusqu'à Rouen pour plus de cinq mille francs de tabac de Harlebeke et de Roisin ! » raconte un pêcheur de Coxyde, attablé avec l'anonyme fraudeur.

Et comme les autres écarquillent les yeux :

« Peuh ! Kriel accomplit bien autre chose ! intervient le vantard. Il a traversé la mer de Gravesend à Dunkerque pour frauder des couteaux et des lainages d'Angleterre. »

Kriel ment et se moque de son auditoire, mais il prend plaisir à bâtir sa propre légende, à entretenir le prestige qu'il inspire. Il n'aurait garde de rectifier les portraits d'une laideur repoussante qu'on fait de sa personne.

« On dit Pintloon fils du diable ? »

Et Kriel d'enchérir : « Non, c'est le diable même ! Moi qui vous parle, je l'ai souvent rencontré dans Adinkerque lorsqu'on le recherchait à Lombardzyde ; on lui tendait des pièges sur l'estran et en même temps on le signalait en pleine contrée fertile ; on le guettait sur mer et il opérait à la côte. »

Aussi, les vieux rajeunissent en son honneur les histoires de flibustiers, de loups-garous et de coureurs de grèves. Depuis l'époque des chauffeurs, des grille-pieds, des bandes de Jan de Lichte et de Baekeland*, on n'ouït jamais parler d'un scélérat plus subtil et plus audacieux.

2.

Même les amoureux, dans leurs tête-à-tête, s'entretiennent du terrible bandit et les exploits de l'Esprot émeuvent les jeunes filles et les font se rapprocher peureusement du rusé coquin qui les narre.

C'est souvent de ce gueux que Sander Bischbosch, surnommé « Cierge de Neuvaïne » par ceux de Lampernisse, tant il est droit et rond, parle à sa promise Gentillie, une des plus appétissantes filles du village, avec ses tresses blondes, ses grands yeux d'un bleu sombre, un peu troubles comme l'océan, l'air sage et même fier. Mais il faut croire que le bon Sander s'y prend maladroitement, car ses fréquentes allusions à l'Esprot ne semblent pas alarmer la fillette potelée.

Chaque soir, au retour de son champ, assis sur Jabikel, son grand cheval flamand, qui charrie le traînoir chargé tour à tour de la herse ou de la charrue, il met pied à terre devant la porte de Gentillie et entre dans la maison sous prétexte de rallumer sa pipe. Et pour faire apprécier la rudesse de son cuir de bon travailleur, il cueille dans l'âtre, entre ses doigts calleux, la braise dont il a besoin, et la met, sans se dépêcher, en contact avec le tabac. Gentillie ne se récrie pas plus à cet exploit qu'au récit des aventures de Pintloon. Jamais elle ne tremble pour les durillons du faraud, et la main de son Sander flamberait comme celle de Mucius Scævola* avant qu'elle songeât seulement à lui tendre les pincettes.

Un gaillard, de l'avis de tout le monde, ce Sander Bischbosch, quoi qu'il soit un bien petit garçon devant Gentillie. Un qui n'a pas froid aux yeux ! Peut-être le seul paroissien de la paroisse qui ne reculerait pas à l'apparition de l'Esprot ! Au contraire, il attend ce mécréant de pied ferme, ne cesse-t-il de déclarer à Gentillie, et voudrait bien

se mesurer avec lui ! Ah ! Si on le laissait faire ! S'il était gendarme, le brave Sander !

Fils unique, Cierge de Neuvaïne possède de la terre au soleil, trois vaches à l'étable, sans parler du fameux Jabikel, le plus grand cheval du pays, le vrai support, le vrai chandelier qu'il faut à ce Cierge de Neuvaïne.

À la procession, le ferme gonfalonier plonge dans l'extase les filles du village, en portant, sans fléchir les hanches, la bannière de sainte Véronique.

Aussi la mère de Gentillie, femme positive dont la ferme périclité depuis la mort de son baes*, Nonkel Verjans, pleure de joie en inventoriant et en supputant sur les doigts les richesses qui écherront à sa fillette. La commère passe le temps à tourner et à retourner, en esprit, la belle robe bleue, de vraie soie, comme pour une reine, et le voile blanc, aussi long que celui d'une Notre-Gentille-Dame, et les lourds pendants d'oreilles, descendant jusqu'aux épaules, et toutes les merveilles dont Sander a promis d'adorner Gentillie dans quelques jours, aussitôt après la rentrée des moissons.

Cependant Gentillie garde sa contenance réservée. « Ma fille a toujours été un peu timide ! dit la mère Verjans. C'est un agneau de douceur ; vous verrez, Sander, quelle tendre baesine vous aurez là ! » En attendant, Sander voudrait bien la presser contre son gilet. Mais il a beau revenir à la charge et lui parler constamment de cette canaille de Pintloon, en donnant de grands coups de poing sur la table et en sacrant comme un cosaque, lui, le pieux xavérien et l'édifiant congréganiste, Gentillie ne fait pas un pas pour venir chercher protection dans ses bras contre le détestable mécréant. Gentillie sursaute à ces explosions, mais regarde le braillard d'un air singulier, plus dédaigneux qu'admiratif.

« Savez-vous quoi ? dit un jour la vieille Verjans à son futur gendre. Vous avez l'air trop résolu, trop crâne pour que Gentillie prenne peur à l'idée d'une visite de l'Esprot. Vous lui communiquez votre vaillance et elle rougirait de

LA PIRANE
LUCIE DELARUE-MARDRUS

Nouvelle parue initialement dans :
Les œuvres libres, numéro 117 (mars 1931),
Paris, Arthème Fayard

*Deauville, c'est, de juillet à septembre, l'abcès qui crève tous les ans sur nos côtes : Deauville ramasse l'argent du Parisien et de l'étranger. Le Havre, une pieuvre au bout de l'estuaire, entortille le grand commerce, les transats fameux, les paquebots de partout. Plus loin, dans les terres, Rouen pompe aussi le trafic et la richesse. Ruiné par ces trois-là, Honfleur, dans son bain de vase, continue à se mourir. Depuis des siècles. Ruiné, oui, quant au négoce, à la prospérité ; mais au point de vue de la beauté, de la personnalité, sauvé. Cette ville où le moyen âge est encore tout vivant fait pourtant ce qu'elle peut, par ses propres moyens, pour tuer son passé, bien que ne pouvant prétendre aux avantages du modernisme. Elle a, comme toute la France, un actif artisan de l'irréparable, acharné contre ses reliques, acharné contre les arbres de l'alentour. Oh ! Trouver l'occasion de démolir de la pierre séculaire ; d'abattre des troncs également séculaires ! Quand la bêtise est faite, il en est beaucoup pour se réjouir ; un peu moins pour pleurer devant l'attentat. Cependant, le vieux parler reste encore intact dans la ville, et l'accent chantant, ainsi que nombre d'institutions généralement d'ordre religieux. « Une vieille coutume est un monument », disait un de ses doyens. La hache, heureusement, n'est pas facile à mettre dans ces monuments-là. Car la Normandie tout entière tient bon. Elle est défendue, en marge des routes nationales où passent le *xx^e* siècle et ses autos, par les chemins creux où ne pénètrent guère les non-Normands. C'est là qu'il faut découvrir tant de coins de campagne où semble n'avoir pas soufflé même l'esprit de la Révolution. Un des purs quartiers de ce*

blason-là, c'est précisément Honfleur, jadis unique port français sur la Manche. Bien sûr, les barques à voile y sont à présent adultérées par le moteur à essence, qui assourdit et empuantit l'ancien grand silence où de longues ailes de toile se frôlaient comme des archanges ; bien sûr, le phonographe et la T. S. F., au fond de quantités de logis, mettent en fuite les fantômes acagnardés dans les encoignures... Et le reste. Mais il ne faut guère d'effort, néanmoins, pour retrouver, dans cette petite cité bleue d'ardoise, l'atmosphère du temps où l'on allait aux Îles. Et l'odeur de l'aventure et du miracle n'est pas tout à fait éventée, même dans la chapelle de Grâce, en haut, éclaboussée d'électricité, enrichie de vitraux neufs, à moitié dépouillée de ses ex-voto...

1.

Nous revoyons sans peine, bien avant l'entrée de l'auto dans le monde, un Honfleur assez peu différent de l'actuel, et, parmi ses rues rétrécies, au bas de ses deux clochers, la belle poissarde qui rendait fou tout le masculin du port. Lors de ma naissance, des vieillards qui l'avaient vue quand ils étaient petits se souvenaient encore d'elle avec émotion. Ses cheveux noirs à reflets, ses yeux couleur d'océan, ses dents par hasard magnifiques au pays des chicots, sa belle encolure, sa démarche de gaillarde qui n'a peur de rien, tout cela fit que, dès ses seize ans, le pêcheur nommé Jean Piran se dépêcha de l'épouser pour l'avoir à lui tout seul.

Maître de son bateau, *La Bonne Nouvelle*, il représentait pour la fille un destin inespéré.

Elle était née d'un matelot pauvre et d'une débardeuse, unique enfant, et vouée tout de suite à vendre la crevette et la sole à la poissonnerie.

N'ayant pas manqué d'être emmenée au banc du Ratier avec gars et garces du port pour la cueillette des moules, à dix ans elle connaissait la marée comme un loup de mer.

Embrun des vagues, averses du ciel, barques trempées, étals couverts de poisson mouillé, sabots dans les flaques, toute son existence clapotait, eau douce et salée, eau verticale et horizontale, éternelle humidité suée par l'estuaire, goût de saumure sur les lèvres, vent pluvieux dans les cheveux. Elle ne devait savoir que plus tard à quel point elle aimait tout cela, quand s'arracha sa racine d'entre les pavés honfleurais, où croître et respirer lui semblait si naturel.

Devenue la femme Piran, « La Pirane » pour ses admirateurs et ses rivales, elle ne fut pas longue à découvrir son pouvoir sur les mâles.

Jusqu'à des messieurs de ville tournaient autour. À vingt ans, elle avait tant d'amoureux que le mari renonçait à ses coups de jalousie.

Elle lui restait fidèle, par mépris pour tous ces hommes qui la voulaient. Une Normande ne se laisse pas facilement conquérir. Sa suprême taquinerie et toute l'ironie de la race de Honfleur, qui n'a pas sa pareille pour se moquer du monde – et avec esprit –, suffisaient à l'amuser. Et le jeu dangereux qu'elle menait avec tous ces garçons n'allait pas plus loin.

À vingt-cinq ans, elle perdit son père ; un mois plus tard mourut sa mère ; et cette année de deuil (car elle aimait ses parents) fut marquée aussi par un autre drame : être amoureuse.

C'est un grand efflanqué, matelot à bord du chalutier *Le Vigoureux*. Qu'est-ce qu'il a de plus que les autres, celui-là, pour charmer une fille comme Clémence Piran ? Son maillot bleu foncé, son bonnet tricoté de laine, du blond sous le bonnet, du gris dans les prunelles, une petite moustache vieil or, il n'y a pas là de quoi tant émouvoir. Mais ses yeux sont impérieux, sa dégaine est particulière, sa voix a des inflexions à lui. Et puis quoi ? Sait-on jamais quel est

le mystère qu'une femme jusque-là tranquille découvre tout à coup dans un homme, un certain homme qui passe ? Courant à lui d'un élan que rien n'arrêterait, elle devient cette force de la terre qu'on ne retrouve que dans les attractions magnétiques, que dans l'attirance d'un corps pour l'autre au creux de l'éprouvette chimique.

La railleuse Pirane ne chercha pas du tout les raisons de son goût pour l'gâs Chausselin. Le premier matin qu'elle le vit à la poissonnerie (il arrivait de Villerville pour se fixer à Honfleur), elle répondit à son regard, – un regard qu'elle connaissait si bien pourtant, regard de saisissement devant elle, sa frange noire au-dessus des larges iris clairs, ses narines ouvertes, sa bouche rouge aux dents si blanches, son teint d'or et de rose, sa poitrine en avant, ses belles hanches, son air d'effrontée coquette, – répondit au regard du Villervillais, non par son ordinaire rire en *mezzo*, mais par un silence étrangement grave, des yeux fixes et comme arrêtés devant la fatalité.

Marie-Pierre Chausselin, la fatalité.

Clémence Piran, la fatalité.

Tous deux restèrent immobiles face à face, les poissons lumineux entre eux, dans les ombres, avec tout le monde autour de ce premier regard.

Il pleuvait un peu. Le mois de mai frissonnait, brise froide sur le bassin de radoub. L'arbre qui pousse contre la Lieutenance, ancienne porte de la ville au bout du bassin, remuait des petites feuilles d'un vert encore pâle. Des nuages descendus ne laissaient voir qu'un peu de bleu, tout au bout de l'abîme d'en haut, et les quais Sainte-Catherine et Saint-Étienne jetaient, chacun de leur côté, des images de vieilles maisons dans l'eau du bassin. Les fumées, du côté de la jetée qu'on ne pouvait voir, étaient pareilles à d'autres nuages plus petits et plus proches. Un bateau criait pour demander le port.

Toi que je ne connais pas, disaient les yeux de l'homme, *je te veux*.

Et ceux de la Pirane : *Toi que je ne connais pas, parle, tu m'auras.*

Il ne parla pas, sinon pour la vente d'un turbot et de quelques carrelets tout juste apportés de mer.

« C'est tendre comme de l'agneau. Vos pratiques vont vous prendre ça tout de suite. On est arrivé trop tard pour la criée. »

Puis il s'en alla.

Toute la journée, la Pirane fut sombre. L'amour, dès son apparition, se présente aux humains comme une espèce de malheur.

En rentrant le soir au logis, une toute petite maison de la rue Haute, la femme vit que son homme n'était pas revenu du café. Elle en fut heureuse.

Au lieu de s'occuper de son fourneau – préparatifs du dîner –, elle éprouva le besoin d'ouvrir la fenêtre et de s'y accouder.

Le bas des maisons, sur le côté de cette rue, pourrissait dans les marées et portait une longue barbe d'algues. Des grappes de coquilles s'y incrustaient. Ainsi le bout de la ville, à l'époque, figurait-il la géante carène d'un très vieux navire immobile.

Le couchant faisait, ce soir-là, reluire la grève entre les galets. La grande boue noire devenait, jusqu'à l'infini, rouge et rose sous le ciel rouge et rose. Des barres sombres traversaient, rochers, et des barres pâles, reflets de nacre. Le Havre s'allumait au large, une voie lactée étendue sur l'eau.

La Pirane ne regardait pas cette beauté crépusculaire. Elle regardait au-dedans d'elle-même, avec le frisson qui prépare l'aventure passionnée. Sa vie était changée depuis ce matin.

Son mari, qui lui tapa sur l'épaule, la fit bondir.

Rien de prêt à l'heure de manger ? Même pas de lumière à la maison ?

« Qui que tu faisais donc ? » demanda-t-il, abasourdi. Pas d'explication possible. Elle dit au hasard qu'elle avait

À TES PIEDS !
JULES LERMINA

Nouvelle parue initialement dans :
À tes pieds ! suivi de *A.V.*,
Ernest Kolb éditeur, Paris, 1889

À mon ami Philippe CILLE

1.

Je crois, en vérité, que j'ai trouvé justement ce que je cherchais. En ce désespoir profond où tout mon être s'est abîmé – comme ces roches qui s'effondrent sous la tempête et disparaissent dans un gouffre –, je me suis senti dédaigneux du suicide, éprouvant au contraire une âpre appétence du chagrin long, introublé. J'ai voulu que, sur mon front, tombât, dans la solitude, la perpétuelle goutte d'eau du souvenir. Enfin j'ai désiré m'abstraire de toute impression extérieure pour me livrer, sans trouble, à la poignante étreinte des regrets.

J'avais déjà, en mes longues courses à travers la campagne, remarqué cette propriété abandonnée, toute close de murs au-dessus desquels bruissait une immense broussaille, cherchant à s'évader par le faite des pierres. Je ne sais comment l'idée m'était venue de comparer cela à une vaste tombe où serait enfoui le corps d'un géant. La maison petite avait, en sa façade naguère blanche, des sillons noirâtres qui ressemblaient à des larmes de suie. Oui, en réalité, cette maison semblait avoir pleuré.

J'avais tenté de jeter mes regards dans le jardin ; mais je m'étais meurtri les poignets sans pouvoir m'élever

jusqu'à la crête du mur. J'y avais d'ailleurs bientôt renoncé, me plaisant maintenant à ne rien savoir. Seulement, je voulais que cette maison m'appartînt. Je voulais m'enfermer dans cette enceinte infranchissable, me plonger vivant dans cet inconnu sépulcral.

Essayant de déchiffrer un vieil écriteau de bois, cloué à l'angle de la porte, j'avais discerné les premières lettres du nom d'un notaire. J'allai chez lui, dans la petite ville qui avoisinait cette solitude.

Il me reçut poliment et m'écouta.

Mais quand je lui fis part de mon intention d'acquérir la maison que je lui décrivais, il fronça les sourcils. Il ne savait pas s'il serait possible de satisfaire mon désir. Cette maison était abandonnée depuis plus de vingt ans. Le propriétaire d'autrefois, qui était un artiste, était parti en voyage, un jour, avec sa femme, sans qu'on les eût jamais revus ni l'un ni l'autre.

Comme j'insistais, il ajouta qu'un frère du disparu était venu, il y avait longtemps déjà, reprendre les titres de propriété en vue d'une instance judiciaire. C'était tout. Je le priai de faire des recherches, me déclarant prêt à accepter toutes les conditions qui me seraient imposées.

Je sortis de l'étude, mortifié, fiévreux. Maintenant grandissait ma volonté d'acquérir cette maison à tout prix. Je retournai dans le pays pour me livrer moi-même à une enquête. D'abord on me regarda de mauvais œil. Auprès des paysans, cette maison avait un renom de malédiction ; les passionnés de la terre haïssent ceux qui l'abandonnent. Ce morceau de sol délaissé leur faisait pitié, comme un cadavre sans sépulture.

Je m'obstinaï : et peu à peu l'espoir de ressusciter ce lambeau mort me concilia quelque sympathie : je pus enfin trouver une orientation qui, lentement, mais par des chemins sûrs, me conduisit jusqu'à un chef de division, dans une compagnie financière, propre frère de

l'ancien propriétaire, qui me reçut, lui, avec le plus gracieux sourire.

J'arrivais à propos : justement quelques jours auparavant, il avait obtenu du tribunal la déclaration d'absence qui permettait la liquidation des biens de son frère, sous les réserves que la loi édicte. Restait à nous entendre sur le prix, ce qui fut aisé.

« Monsieur, me dit cet homme, je donnerai ordre à un jardinier de mettre le jardin en état.

— Gardez-vous en bien ! m'écriai-je. J'entends que personne n'y entre, que nul ne touche à une brindille de ces herbes qui dès maintenant m'appartiennent. »

L'homme me regarda avec stupeur. Ce bourgeois propre me prit pour un aliéné ; mais mon argent raisonnait pour moi.

« Il ne me restera, ajouta-t-il, qu'à faire enlever le mobilier...

— Il y a un mobilier ! Je le prends... votre prix ?

— Je dois, en bonne conscience, vous prévenir que depuis vingt ans, les quelques meubles qui se trouvent dans la maison sont évidemment dans un épouvantable état de délabrement.

— Qu'importe si je les paie comme neufs, à la condition expresse que les clés me seront remises à moi et à moi seul et que personne ne se permettra de pénétrer ni dans le jardin ni dans la maison ? »

Il y eut une velléité de résistance dont triomphèrent mes arguments sonnants. Je vis bien sur le visage de mon interlocuteur une sorte d'appréhension vague. Il se demandait si, d'aventure, je ne savais pas qu'il existât dans la maison quelque trésor caché. Mais j'étais un acheteur peu ordinaire et mon caprice d'aujourd'hui pouvait être passé demain. L'affaire fut conclue aux conditions formelles que je dictai ; et deux jours après, j'étais propriétaire, aux termes de la loi, de la maison dite des Acacias, sur les bords de l'Oise.

2.

Le sentiment qui me possédait alors procédait à la fois de la curiosité et de l'égoïsme. De la curiosité qui commence au premier « pourquoi ? » de l'enfant et adoucit encore l'heure de la mort, par le désir intense de savoir ce qu'il y a derrière le mur terminal de la vie.

De l'égoïsme dont une des nombreuses subdivisions est le monisme, la passion de la chose unique appartenant à soi seul, passion des collectionneurs et aussi des ascensionnistes qui rêvent de poser le pied là où nul être humain ne s'est encore élevé, le monisme de l'amour qui a créé le mariage et l'attrait de la première nuit.

Et moi aussi, je voulais posséder seul le mystère pressenti en cette maison singulière, je voulais, le premier – le seul ! – entrer dans ce jardin où depuis vingt années nul pas n'avait retenti, en ces chambres où pas un souffle humain ne s'était exhalé depuis vingt ans.

J'avais exigé que les clefs fussent remises en l'étude du notaire et que, de là, je fusse libre d'aller – ou de ne point aller – selon ma fantaisie de l'heure, à la maison qui était bien mienne. Les titres, les jugements étaient en règle, l'argent avait été versé en écus sonnants et ayant cours.

Je saluai le notaire et mon vendeur qui ne m'estimaient qu'en raison des renseignements recueillis chez mon banquier, mais qui – s'ils eussent été mes parents – auraient songé à me faire interdire, prêts à arguer du prix excessif auquel ils avaient taxé ma fantaisie.

Il était tard. Encore deux heures et la nuit viendrait. Je calculai que c'était le temps à peu près nécessaire pour que j'arrivasse chez moi. Chez moi !

Ce vocable me procurait un frisson de satisfaction. Vieillard par le cœur, je suis resté enfant par la tête.

Enfant à ce point que je tenais à entrer de nuit dans la maison sinistre et que je me munis d'une lanterne et de quelques bougies, désirant ne m'envelopper point de trop de lumière pour exagérer encore l'effet nocturne qu'il me plaisait de faire subir à mes nerfs tendus. Je prêterais à rire si j'avouais que j'avais constaté avec plaisir, sur l'almanach, l'absence de lune ce soir-là. Je ne recherchais pas un aspect romantique, mais l'obscurité complète, franche, mate. L'inconnu doit être noir. On ne se sent bien opprimé que par la nuit lourde. Je partis à pied, sans hâte, sûr maintenant d'arriver à mon but, savourant d'avance la sensation cherchée, songeant à ces deux êtres dont je me rappelais à peine le nom et qui, un jour, s'étaient évadés du monde comme d'une prison, qui, peut-être, à cette heure même, vivaient quelque part, bien loin, heureux de se savoir oubliés et oublieux eux-mêmes des indifférents.

Alors me revenait en mémoire ce singulier conte – de Hawthorne je crois, – dans lequel un mari sort un jour de chez lui, tête nue, en voisin, et ne reparaît qu'au bout de vingt ans, ayant passé ces lentes années, caché sous un déguisement, dans une rue voisine de celle qu'il habitait.

Qui sait s'ils ne reviendraient pas, eux aussi !

3.

*M*e voilà arrivé. Ne nous hâtons pas. À travers la nuit silencieuse, j'entends le froissement des feuilles et des branches. On dirait un déferlement de vagues douces. Nous sommes à la fin de juin : la température a légèrement fraîchi. Le ciel est gris. Nulle clarté d'étoiles.

**LE CHEVALIER
AUX HERMINES**
ÉMILE MASSON

Nouvelle parue initialement dans :
Les rebelles (sous le pseudonyme de « Brenn »),
Librairie de « Pages Libres », Paris, 1909

« Rosnoën est mort ! Jean Rosnoën s'est noyé ! Il est tombé du haut du Château du Diable... »

Ces propos, et des informations contradictoires, s'échangeaient en ville, mais surtout au lycée où j'étais alors «vétéran de philosophie supérieure» dans le brouhaha et la grande lumière heureuse d'une rentrée de Pentecôte.

Jean Rosnoën était un jeune étudiant en médecine de première année. Il était demeuré très populaire parmi ses anciens condisciples, à cause de son exubérance joyeuse et de sa loyauté. Mais à quelques-uns de mes camarades et à moi-même, il était plus particulièrement cher. Avec nous, Rosnoën avait fondé, depuis près de deux ans, une petite société d'études littéraires et sociales dont les séances assez régulièrement tenues, les dimanches de sortie, avaient lieu dans une chambre de l'appartement de sa sœur, Madame de Kérangal, femme d'un magistrat, avec qui il habitait.

Maintenant que le large front blanc aux boucles blondes du grand et mince adolescent, ses yeux pâles, d'une pâleur de ciel d'orage, hantaient nos esprits ardents de vie, effarés de la mort, nous nous disions que quelque chose de mystérieux avait toujours plané autour de lui. Nous étions frappés surtout de ses silences soudains, au milieu de nos bruyances, comme aussi de la solitude où il semblait demeurer, dans la grande maison aristocratique du magistrat, d'apparence pourtant si hospitalière.

Aucun de nous, quelque intime qu'il fût avec Rosnoën, n'avait jamais été reçu par Madame ou par Monsieur de Kérangal, qu'à peine, du reste, nous connaissions de vue, et jamais le nom d'aucun des siens ne s'était égaré sur ses lèvres dans une confiance.

Des jours passèrent ; d'obsèques, point ; nul détail précis sur l'événement. Il s'avéra seulement que le jeune homme était mort dans des conditions tragiques, sans doute par suite d'une imprudence.

Tous nous connaissions le « Château du Diable », pour avoir impunément commis la même imprudence, peut-être, qui venait de coûter la vie à notre camarade.

Nous évoquions le colosse de granit dominant l'océan et les dunes. À son sommet la falaise, hérissée et farouche, se recourbait en tête d'oiseau monstrueux, et sous le bec, face à la mer, abritait une excavation si étroite et si peu profonde qu'on ne pouvait s'y tenir debout.

Pour y atteindre, il fallait franchir un sentier de pierre nue, large d'une semelle, muré à droite d'âpre granit, et à gauche surplombant, dans le vide, à soixante pieds, l'éternelle bataille des flots, dont le sourd ébranlement et la clameur assourdissante montaient comme une menace au cœur des plus téméraires.

Jean Rosnoën avait-il voulu passer là, et atteindre la grotte aérienne ? Le vertige alors l'avait précipité, et son corps avait disparu parmi les lames et les récifs.

Au début des grandes vacances, je reçus un colis de livres avec une lettre dont l'écriture m'était inconnue, et signée de Kérangal.

Le magistrat m'avertissait de l'envoi et ajoutait : « Notre malheureux Jean avait de sa main préparé ce paquet pour vous être remis. Il aurait dû être entre vos mains dès le lendemain de l'horrible événement ; mais divers sentiments que vous comprendrez ont rendu jusqu'ici trop pénible, à la sœur de votre ami et à moi, la tâche de toucher à aucun objet ayant appartenu à

notre cher disparu, et ainsi d'exécuter sur-le-champ ses dernières volontés... » M. de Kérangal terminait en m'annonçant son départ immédiat et définitif pour l'Est.

En outre de livres m'appartenant et prêtés jadis à Rosnoën, le précieux paquet contenait un fort cahier cartonné de format écolier ordinaire, dont les pages étaient couvertes de l'écriture coquette et féminine du jeune étudiant et parsemées d'hermines. Ce cahier portait un titre bien connu de nous tous : Les Hermines. Nous avions ainsi désigné notre modeste cénacle. J'avais devant moi le journal intime de Jean Rosnoën. La première date était antérieure de deux années à celle que portaient les dernières pages, écrites deux jours avant sa mort.

Je m'étonnais de ne pas trouver de lettre à mon adresse, quand mes regards tombèrent sur l'enveloppe intérieure du petit paquet. Ces mots y étaient tracés en gros caractères :

« Cher ami Guestiou et vaillant frère Chevalier,

Le monde clabaudera. Louise pleurera. Nul autre que toi, et ceux que tu jugeras dignes, ne connaîtra le secret de notre mort, à Nous qui respirons aujourd'hui parmi les dieux bienheureux. Il est dans ces pages, cherche-le, et qu'il serve à magnifier ta noble vie. »

J'extraurai donc de ce cahier ce qui, selon mon jugement, peut servir à éclairer le drame dont fut victime une âme étrange et « inactuelle ». Argile trop subtile, peut-être, pour se fixer jamais en une forme que le temps eût durcie, le premier feu de la passion devait la consumer toute, et le premier souffle de tempête en disperser la cendre.

20 mars. — Nous avons élu ces vers d'épopée de l'homérique Brizeux*, pour graver au fronton des *Hermines* :

« Aux fils des anciens Franks, la Bretagne est rouverte,

Bardes et chevaliers, saints des vieux temps, alerte !
 Arches des ponts, croulez ! Poussez, bois défenseurs !
 Et fermez tout chemin à ces envahisseurs ! »
 (*Les Bretons* ; I.)

Ils disent toutes nos douleurs et prédisent tous nos héroïsmes.

6 avril. — La rupture entre Père et Sœur est consommée. Depuis la mort de Mère, Père était de plus en plus fou. Scène horrible, inoubliable, à midi, entre Charles et lui. Je sais que mon beau-frère a raison ; mais Père est mon père. Louise et moi nous sanglotions sans mot dire. Nous pensions à maman...

Il est convenu que je demeurerai chez Charles de Kérangal pour achever mes études et commencer la médecine. Dans trois mois et demi, je serai délivré de la hideuse routine scolaire ; patience !

25 avril. — Une grappe de giroflée, toute dorée, toute brune, comme les ajoncs de la côte ; mais combien plus ardente de parfum ! Je ferme les yeux dans les fleurs ; j'aspire un immense baiser, une délirante tendresse, qui mêle mes larmes à la rosée. Ma vie est un baiser, un souffle de fleurs – et je meurs ! Fleurs de giroflées dorées, et puis la mer, la mer tout unie ce matin, bleue et pure comme l'autel de la Vierge, – comme un parvis de turquoise, où le soleil marche. Perpétuel miracle de cette existence, hors des hommes, loin des villes !

Celle que j'aimerai sera libre comme la lumière, fougueuse comme le vent. Elle sera brune et dorée comme une giroflée, tendre comme une haleine de fleurs d'ajonc, brune et dorée. Elle aura des yeux d'aurore et de couchant ; des yeux d'ambre et de fulgurance ; des

yeux de topaze ; avec une âme de feu et d'océan, et plein sa poitrine, plein ses bras d'odeurs de giroflée...

1^{er} mai. — Nous sommes six maintenant, aux *Hermine*s. Seul Le Berr comprend le breton... Nous nous sommes avoué que c'était ridicule de se prétendre la conscience d'un peuple dont on ne connaît pas la langue ! Et nous sommes tous Bretons ! Bons Bretons d'Ar-Mor et d'Ar-Goat ! Nous avons fait serment de tenter, par tous les moyens, de réapprendre le cher langage des aïeux, qu'un million d'hommes, de femmes et d'enfants parlent autour de nous. Si Père avait été un homme sensé, lui, authentique Cornouaillais, il m'aurait enseigné son dialecte, et aujourd'hui, que de grandes choses je saurais faire !

Reçu de lui une lettre. Une lettre ! Un billet de dix lignes. Il est installé à Paris. Aucune allusion aux scènes affreuses. Seulement ceci : « Mes amis et moi nous pouvons sortir et rentrer aux heures qui nous plaisent, sans trouver des reproches et des menaces braqués dans toutes les bouches et dans tous les yeux. » *Mes amis* ? J'entends bien. Père veut dire *mon amie*. Oh, cette femme, que je devrais haïr ! À qui il parle de la même voix qu'à ma mère, et qu'il embrasse des mêmes lèvres !

Mais, adieu, ignobles réalités ; ou plutôt : cauchemars stupides ! Nos *Hermine*s, et tous nos travaux celtiques ; ces mers et ces montagnes et ces bois, et ce grand Peuple à reconquérir : voilà désormais mes vraies grandes réalités. Il est avec moi des *amis*, et cette vie n'est pas toute pourriture !

10 mai. — Aujourd'hui, Guesnou nous a traduit du Rossetti et du William Morris. Quelle beauté, grand dieu ! Et c'est inouï, ce Soleil fou, dans ce paradis céleste-terrestre ; ces lumières, ces couleurs, ces sons, ces parfums ! Ce Soleil qui marche, marche sur la mer, la